

## LE SOLEIL RICHE

*Pour te laver du sommeil  
Qui sur tes yeux pèse encore,  
Viens voir lever le soleil  
Dans son alcôve d'aurore.*

*Lentement il eligne un œil.  
Il veut redormir peut-être.  
Mais la Nuit, la veuve en deuil,  
Crie en ouvrant la fenêtre :*

*—Allons, allons, fainéant :  
Il faut sortir de la plume.  
Déjà, là-bas l'Océan,  
Votre grand miroir, s'allume.*

*Alors se frottant les yeux,  
Débarbouillé de rosée,  
Le dormeur aux beaux cheveux  
Met le nez à la croisée.*

*Et l'on voit, dans l'air léger,  
D'un nuage qui rougeoie  
Un vol de flocons neiger  
Comme des papiers de soie.*

*L'un est blanc, l'autre vermeil,  
Tous sont roulés en pelotes,  
C'est Monseigneur le soleil  
Qui défait ses papillotes.*

JEAN RICHEPIN.

## A TRAVERS ROME

Voir gravures, p. 697

## LE PANTHÉON

En l'an de Rome 727, c'est à dire vingt-six ans avant Jésus-Christ, un homme sorti des rangs du peuple, mais parvenu par son génie à ce point que l'empereur Auguste lui donna sa fille Julie, Marcus Agrippa, résolut d'élever un temple à son beau-père. Celui-ci eut le bon goût de décliner l'honneur, de sorte que Marcus Agrippa dédia son temple à Jupiter Vengeur, en souvenir de la victoire d'Actium, remportée sur Antoine par Octave avant qu'il prit le titre d'Auguste, trente et un ans avant Jésus-Christ.

Mais le nom de Panthéon fut substitué à celui de Jupiter : soit parce que Mars et Vénus y avaient leurs statues, soit parce que, suivant l'historien Dion Cassius (155 à 240), la voûte du monument était semblable à la voûte du ciel.

Avec le Colisée, ce monument est le plus remarquable des monuments anciens de Rome ; le plus magnifique, le plus imposant, le plus auguste. Le portique est le plus beau qui existe en Italie. Sa hauteur est de quarante pieds environ ; il est supporté par seize colonnes monolithes en granit oriental blanc et noir, d'ordre corinthien ; le fronton repose sur huit colonnes ; les huit autres, placées quatre à quatre sur deux rangs, ont entre elles des séparations doubles et triples ; elles ne correspondent par conséquent qu'aux première, troisième, sixième et huitième colonnes de la façade.

Cette disposition fait paraître le portique plus vaste, l'entrée du temple plus libre, et l'on aperçoit de loin, sans obstacle, les deux grandes niches des deux côtés de l'entrée, dans lesquelles se trouvaient les statues d'Auguste et d'Agrippa.

L'urne de porphyre qui se trouve à Saint-Jean de Latran dans la chapelle Corsini, urne dont le pape Clément XII fit son tombeau (1740), fut durent longtemps dans une de ces niches.

Les colonnes de ce superbe vestibule ont plus de quatre pieds de diamètres, et elles sont distantes l'une de l'autre de deux diamètres de colonne, environ neuf pieds ; la perspective est donc admirable. Ce qui montre le talent des architectes de cette époque si loin de nous, c'est la disposition et l'épaisseur calculée des colonnes. En effet : l'intervalle entre les colonnes du milieu est un peu plus large que les autres, afin de mieux dégager la porte, tandis que cet intervalle va diminuant entre les autres colonnes à mesure qu'on s'éloigne du centre. Le contraire existe dans la grosseur des colonnes, dont le diamètre augmente en

s'éloignant du centre : les colonnes des extrémités sont donc plus fortes que celles du centre.

La porte du Panthéon, toute en bronze, n'a pas moins de trente-sept pieds de haut. On croit, cependant, que ce n'est pas la porte primitive que Genséric, roi des Vandales, aurait enlevée (en 455).

Le Panthéon est un vaste cylindre avec une voûte gigantesque, dont le centre, sur un grand diamètre, est à ciel ouvert : ce n'est que par là qu'il reçoit la lumière, mais on peut s'imaginer combien cette lumière est douce, calme, dans son rayonnement bleuâtre.

La hauteur de la voûte, égale au diamètre de sa base, mesure environ cent cinquante-cinq pieds. Cinq rangs de caissons, anciennement décorés de lames d'argent, ornent la voûte.

A la base de la voûte, une corniche que soutenaient jadis des cariattes de bronze, du sculpteur Athénien Diogène, couronnait un attique de pilastres : aujourd'hui remplacé par des tables de marbre. Sous cet attique, courent une frise de porphyre et un ordre circulaire de quatre colonnes corinthiennes cannelées, la plupart en jaune antique d'un seul bloc. Dans l'épaisseur du mur qui a plus de dix-huit pieds, sont pratiqués sept enfoncements consacrés aux dieux païens, et convertis en chapelles aujourd'hui.

Celle du milieu, au temps d'Agrippa, contenait la statue colossale de Jupiter.

Huit tabernacles en saillie s'élevaient sur le pourtour intérieur du temple ; deux colonnes de jaune antique, de porphyre ou de granit, les supportaient ; ce sont des autels actuellement.

C'est en 608 que l'empereur Phocas fit don de ce temple à Boniface IV, qui, en faisant une église, le sauva de la destruction. Ce qui n'empêcha pas Constance II, au VIIe siècle, de faire enlever les tuiles de bronze pour les faire transporter à Constantinople : mais le navire se perdit près d'Alexandrie, et l'empereur en fut pour son vol.

Le pape Urbain VIII, qui régna de 1623 à 1644, fit prendre tous les bronzes du portique ; il y en avait encore en tout quatre cent cinquante mille livres. On en fit les canons du fort Saint-Ange et les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre.

Sous l'autel de Jupiter, Boniface IV avait fait transporter vingt-huit chars d'ossements de martyrs : d'où le nom *S. Maria ad Martyres*.

Au IXe siècle, le Panthéon fut dédié à tous les saints par Grégoire IV, qui en ordonna la fête annuelle sous le titre de *Tous-saints*.

Paul V et Urbain VIII firent déblayer le portique auquel Alexandre VII (1655 à 67), ajouta deux colonnes qui manquaient.

Il y a peu de sculptures et de peintures au Panthéon. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'est le tombeau de Raphaël, auprès duquel ses élèves Annibal Carrache, Balthasar Peruzzi, Perino del Vaga, Jean d'Udine et Taddeo Zuccaro obtinrent d'être enterrés.

Sur le tombeau de Raphaël, on voit ces vers terminant son épitaphe :

*Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci  
Kerum magna parens, et moriente mori.*

Ce qu'on pourrait traduire :

Ici repose ce Raphaël par qui la nature craignit d'être vaincue quand il vivait, et d'être frappée de mort quand il mourut.

Un escalier pratiqué dès la construction de l'édifice, dans l'épaisseur du mur, et comptant cent quatre-vingt-dix marches, conduit sur la rotonde. En 1536, Charles Quint ayant voulu examiner cette belle coupole, faillit être précipité dans le vide par un jeune gentilhomme romain, nommé Crescenzi (prononcez Créchenezi), qui voulut venger sa patrie des horreurs commises par les soldats du roi, lors du sac de Rome.

Le jeune homme, ayant avoué son projet à son père, en reçut pour réponse : " Mon fils, ce sont des choses que l'on fait, mais que l'on ne dit point."

*Jimmie Picard*

## UNE VAILLANTE CANADIENNE

Tout ce qui sert à illustrer un trait de vertu, d'héroïsme ou de gloire quelconque pour notre race est sûr de trouver un écho dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ.

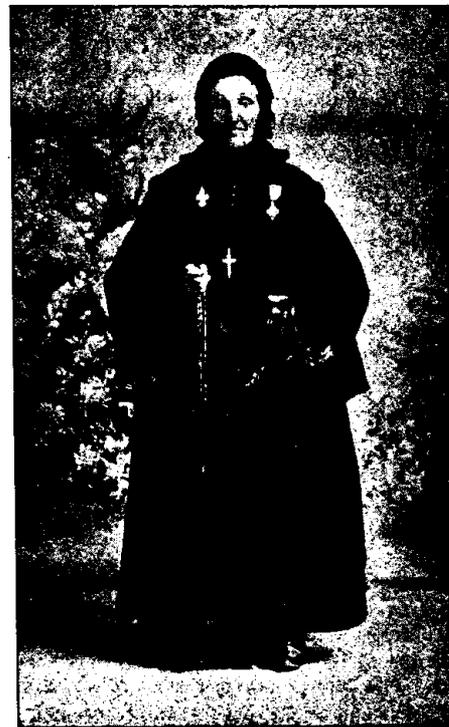
C'est ainsi que nous nous faisons un devoir de présenter à nos lecteurs, aujourd'hui, une Canadienne-française dont l'exemple met en relief, l'ardente foi dont nos pères nous ont transmis la noble tradition, avec celle des hauts faits de piété que cette foi inspire.

Mme Domithilde Denaut est née à Saint-Philippe de Laprairie, le 23 mai 1827. Son père était le cousin germain de Mgr Pierre Denaut, dixième évêque de Québec, de 1797 à 1806.

Mme Denaut conserve une mémoire parfaite des faits qui se sont passés aux jours de sa plus tendre enfance.

C'est ainsi qu'elle se rappelle très bien les événements de la rébellion de 1837-38. Elle se souvient d'avoir assisté aux exécutions de Duquette, de Cardinal, de Courtemanche, des deux Sanguinet et en narre tous les détails. Elle visita, avec son père, Félix Poutré dans sa prison et fit même remarquer alors avec quel talent le fameux prisonnier simulait la folie.

Ayant épousé un M. Benoit, Mme Denaut vécut de longues années aux Etats-Unis, à Baie Verte, Wisconsin et au lac Supérieur. A ce dernier endroit, une année de famine, elle eut la douleur de voir une de ses enfants mourir de faim, à l'âge de treize mois. Pour le salut du reste de sa famille, elle fit alors le vœu de faire une quête pendant douze ans, après son retour au Canada, pour l'ornementation du temple le plus pauvre qu'elle viendrait à rencontrer.



Son mari, ainsi que ses fils Joseph (aujourd'hui âgé de cinquante-et-un ans), Urbain (trente-cinq ans), Pierre (trente-neuf ans), et sa fille Domithilde (cinquante ans), avec leur mère, échappèrent au terrible fléau.

De retour au Canada depuis 1870, Mme Denaut vécut à Saint-Edouard de Laprairie. En 1885, alors qu'elle avait déjà cinquante-huit ans d'âge, toutes ses affaires de famille étant réglées, elle commença son pieux pèlerinage, qu'elle n'a pas interrompu depuis jusqu'au 17 courant, date où ses douze années de vœu se trouveront révolues.

Elle partit de Longueuil, du tombeau de l'évêque Denaut, qu'on voit sous le maître autel de l'église paroissiale. Et c'est là aussi que, ces jours derniers, elle allait pieusement enterrer le parchemin de son vœu, sa louable tâche étant accomplie. Par une heureuse coïncidence, elle reçut l'hospitalité pour la nuit,